title : Journal de l’Empire (1809-04-06), Théâtre français, *Le Misanthrope*.

creator : Julien-Louis Geoffroy

editor : OBVIL

copyeditor : Charlotte Dias (OCR et stylage sémantique)

publisher : Université Paris-Sorbonne, LABEX OBVIL

issued : 2016

idno : http://obvil.paris-sorbonne.fr/corpus/journaldelempire/1809/theatrefrancais/george-dandin

source : Journal de l’Empire, Paris, Lenormant, 6 avril 1809.

created : 1809

language : fre

# Théâtre français. *Le Misanthrope*.

Il ne faut pas s’étonner que le misanthrope J. J. Rousseau se soit mépris sur le caractère du *Misanthrope* de Molière ; c’était pure jalousie de métier. Molière avait présenté comme ridicule son *Misanthrope*, et Rousseau ne voulait pas qu’un misanthrope fût ridicule : voilà pourquoi il accusa Molière d’avoir voulu peindre dans le misanthrope *le ridicule de la vertu*. On voit par là que Rousseau regardait un misanthrope comme un homme essentiellement vertueux. Rien n’est au contraire plus opposé que la misanthropie à la véritable vertu, dont l’un des principaux caractères est l’amour de l’humanité.

La critique du *Misanthrope* par le philosophe genevois, prouve que cet écrivain si éloquent était peu versé dans la littérature, et même qu’il n’avait pas des notions bien sûres de la morale. Peut-être se reconnaissait-il avec chagrin dans le portrait comique que Molière a tracé d’un censeur bourru et atrabilaire.

Cette comédie du *Misanthrope* que tous les gens de goût regardent comme le chef-d’œuvre de Molière, et même comme le chef-d’œuvre de l’art, fut toujours jugée sévèrement par les penseurs du dix-huitième siècle. Le *tartuffe* fut leur pièce favorite : ils admiraient froidement *Le Misanthrope* ; ils aimaient tendrement le *Tartuffe*. Rien n’était plus juste ni plus conséquent : Molière, dans le *Tartuffe*, était leur auxiliaire ; dans *Le Misanthrope*, il se moquait d’eux.

Ce rôle de bourru, de frondeur, de déclamateur, de censeur austère des vices et des abus que Molière a donné à son Alceste pour le rendre plaisant, nos penseurs l’avaient pris pour se rendre importants ; et ils avaient affaire à de si bonnes dupes, qu’ils étaient parvenus, à force de diatribes et de galimatias doctoral, à concilier impunément le personnage de réformateur avec celui d’intrigant, le rôle de parasite avec celui d’homme libre. Au sein même de la politesse et de l’urbanité, ils avaient su ériger la morgue collégiale et le pédantisme en bon ton ; ils régentaient les grands à leur table, et gourmandaient leurs vices en faisant l’éloge de leurs vins. C’était, de leur part, un chef-d’œuvre d’adresse ; et ils ne pardonnaient pas à Molière d’avoir ridiculisé un caractère qu’ils avaient si fort ennobli, et qui leur avait été si utile.

L’Alceste de la comédie heurte tous les préjugés et tous les abus par humeur : c’est un homme colère, plutôt qu’un philosophe ; son zèle est de la bile toute pure. Les Alceste du dix-huitième siècle ont tonné contre les abus et les préjugés par réflexion, par système ; ils savaient bien ce qu’ils faisaient. Dans la comédie, le bourru finit par quitter la société pour aller rejoindre les ours dans les bois ; dans ces derniers temps, nos bourrus, beaucoup plus sages, après avoir bien crié, finissaient par s’établir très avantageusement dans le monde. Ce qui surtout met entre eux et lui une cruelle différence, c’est qu’il fait beaucoup rire au théâtre par ses boutades, tandis que nos sophistes misanthropes, quoiqu’assurément fort ridicules dans la société, ne nous ont point apprêté de quoi rire.

Fleury joue le misanthrope avec beaucoup de chaleur et d’énergie. Mlle Émelie Leverd a montré, par la manière dont elle a rendu le rôle de Célimène, combien elle était digne du nouveau titre de sociétaire qu’on vient de lui conférer. La voilà maintenant membre de la république, agrégée solennellement au corps : qu’elle n’oublie pas, dans sa grandeur, qu’elle fut débutante et pensionnaire ; que le souvenir de ce qu’elle a souffert l’attendrisse sur le sort des postulantes ; surtout qu’elle ne se néglige pas elle-même, et qu’elle se fasse un point d’honneur de tenir exactement tout ce que promet un talent si agréable. Après cette petite exhortation convenable à une actrice qui du noviciat passe à la profession, il est juste de payer à Mlle Émelie Leverd le tribut d’éloges dû à son art et à ses grâces : on ne peut mieux peindre le manège de la coquetterie la plus raffinée. La scène de Célimène avec la prude, est une de celles où la nouvelle sociétaire a mérité le plus d’applaudissement par un jeu fin et piquant. Qu’elle n’oublie jamais ce qu’on doit au public des soins et d’exactitude : il ne faut pas, pour se donner plus d’aisance et de grâce, se permettre une négligence et une familiarité toujours déplacées ; quand on est sur la scène, il faut toujours se souvenir qu’on n’est point dans sa chambre. Ce sont des conseils, et non pas des reproches, que j’adresse à Mlle Émelie Leverd. Elle doit plus que toute autre éviter de jeter ses finales, de baisser trop la voix, de chercher les mignardises et les minauderies, parce qu’elle a, plus que les autres, de quoi se passer de ce petit charlatanisme.

Desprez représente fort bien un auteur plein de mérite, et qui n’entend point raillerie sur l’article de ses vers. Mlle Bourgoin débite avec une grâce toujours nouvelle sa tirade sur l’aveugle partialité des amants à ‘égard de leurs maîtresses : faut-il être surpris que jusqu’au fond du Nord l’étranger nous envie cette jolie actrice ? Mais comment quitte-on Paris, la patrie des jolies femmes et des talents, pour aller chercher si loin des hommages ! Il est vrai que c’est quelque chose de plus solide que les hommages que nos belles virtuoses vont chercher sur les bords de la Neva ; mais je ne comprends pas comment un pays où l’on dit qu’il y a si peu d’argent, soit devenu le Pérou où nos artistes s’en vont maintenant en pèlerinage pour faire fortune.